

Irène Stecyk



Mazeppa

prince
de l'Ukraine

roman

Balland

MAZEPPA
Prince de l'Ukraine

8° Y2

98709

DU MÊME AUTEUR :

Une petite femme aux yeux bleus (Fayard)

*L'illustration de couverture est la reproduction
du « Mazeppa aux loups » d'Horace Vernet.*

© Balland, 1981

IRÈNE STECYK

83
34/40

MAZEPPA

Prince de l'Ukraine

roman

BALLAND

DL-03-06-1981-16305

FRANCE STICKY

MAZEPRA

France de l'Ukraine

FRANCE



FRANCE

A la mémoire de mon père, Vasyl Stecyk.

« Et cependant ce Mazeppa si honni par les annalistes russes, ce traître maudit et anathématisé pendant deux siècles dans toutes les églises de l'empire, exerce sur les poètes, les peintres, les musiciens d'Europe, cette étrange et irrésistible fascination que porte en soi la certitude du succès et de la victoire finale, pressentie par les poètes, ces devins de l'histoire, par-delà les temps. »

Élie Borschak et René Martel.

« Grand acteur dans une grande époque, homme de rêves tenaces et de passions ardentes, jetant ses amours au travers de sa politique, entraînant avec lui dans la tombe la dernière épopée du moyen âge oriental... »

« Ne demandez pas le jugement de l'histoire sur cet homme singulier : le peuple le haït, les femmes l'aimèrent, l'Église le maudit, les poètes l'absolvent. A moins que le train de ce monde ne change beaucoup, je crains bien que les femmes et les poètes n'aient toujours le dernier mot. »

E.-M. de Vogüé.

« La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques : sa réputation, s'augmentant de jour en jour, obligea le tzar à le faire prince de l'Ukraine. »

Voltaire.

« Les pensées dans cette âme sont les fruits des passions vaincues ; elles gisent profondément ensevelies et le projet ancien mûrit, solitaire. »

Pouchkine.

« Il traverse d'un vol, sur tes ailes de flammes,
Tous les champs du possible et les mondes de l'âme... »

Hugo.

I

Ce pourrait être un cauchemar. Ce devrait en être un. Cette église qui bruit, non pas du murmure de la prière mais des clameurs de la haine... C'est un simulacre d'église, une parodie d'office, comme cette parodie d'exécution tout à l'heure sur la grande place : « Regardez bien, braves gens, brave peuple de Petite-Russie. Ceci est fait pour vous. Comme un spectacle de foire qui doit frapper les imaginations. On va vous faire peur une bonne fois. Qu'il ne vous prenne plus fantaisie de secouer le joug ! Voyez ce qu'il en coûte de se révolter contre le tsar ! Voyez ce qui est arrivé au ci-devant sire hetman Mazeppa ! Au traître ! Au parjure ! A défaut de le tenir en chair et en os, nous avons fabriqué un mannequin à sa ressemblance, et maintenant, nous le déchirons, nous le piétinons, nous le maudissons... »

Comme ils le craignent ! pense Marie Kotchoubey tout au fond de l'église. Comme il est encore puissant, l'hetman Mazeppa ! Ce n'est qu'une petite pensée au milieu d'un grand tumulte. Mais puisque c'est un faux condamné, se dit-elle encore, pourquoi tout ici ne serait-il pas faux ? Tout. L'indignation et les paroles rituelles, et les êtres mêmes : le tsar Pierre qui tressaille et agite les mains, prêt à entrer en transes, le prince Mentchikov, les

yeux fous sous les boucles de sa perruque, les hauts dignitaires russes, et les Cosaques qui baissent la tête, et le menu peuple qui se presse jusqu'au parvis. Et moi, Marie, la fille du grand juge d'Ukraine, l'amoureuse abandonnée, la filleule et la maîtresse d'Ivan Mazeppa.

– Maudit sois-tu, Mazeppa ! Malédiction sur toi, Ivan Stépanovitch ! Anathème sur l'hetman traître, le fourbe, le loup sans cœur et sans entrailles !

Si les mots étaient des flammes, bientôt, il ne resterait qu'une poignée de cendres de l'église de Gloukhov. Les icônes et les dorures, les pierreries et les métaux précieux disparaîtraient dans l'incendie. Et les grands seigneurs eux-mêmes, le métropolite de Kiev et le gouverneur, les évêques et le tsar glorieux s'envoleraient en fumée. Adieu mes anges, anges de colère, au visage ravagé par la haine. Ivan Mazeppa est loin, assez loin pour vous échapper. Vous l'avez pendu en effigie, vous lui avez arraché son cordon de Saint-André, vous l'avez traîné dans la boue. Mais quelque part, hors d'atteinte, aux côtés du roi de Suède, Mazeppa rit de vous. Il reviendra pour délivrer l'Ukraine. Il me l'a juré du temps où je le croyais encore. Du temps où j'étais vivante. La plus jeune et la plus jolie des filles du juge Kotchoubey.

Aujourd'hui, ma sœur ne voulait pas que je sorte. Depuis la mort infamante de notre père, Nina a peur de tout. Elle pense que le malheur peut s'abattre sur nous à n'importe quel moment, comme un arbre déraciné. Elle a raison, sans doute. Ce qu'elle ignore, c'est que ce mal ne peut plus m'atteindre. Elle ne veut pas admettre que je suis morte. Parce que je vais et viens, parce qu'il m'arrive de sortir en serrant des voiles autour de moi, parce que parfois je ris...

Elle dit :

– Tu es si jeune, Marie...

Elle soupire. Deux petits enfants déjà, et son mari qui

court la gueuse. Pour un peu, elle m'envierait : « Au moins tu es libre. Il te reste un peu d'argent. Et les bijoux de l'hetman. Tu peux quitter la Russie. A ta place, j'irais vivre en Suisse. Ou en France. On t'y recevrait bien. Une victime de Pierre 1^{er}, tu penses... Tu t'y ferais une nouvelle vie. »

Une nouvelle vie, oui, une nouvelle âme et un nouveau corps... Mais je n'ai pas envie de me survivre. Je suis morte, Ivan, le jour où j'ai dû renoncer à vous. Ne vous fiez pas aux apparences, cette forme noire perdue dans la foule n'est qu'une ombre. Feu Marie Kotchoubey est sortie aujourd'hui pour voir exécuter son amant en effigie, pour l'entendre anathématiser. C'est presque risible : La colère des hommes et les foudres de l'Église déchaînées contre un absent.

– Qu'est-ce que ce Mazeppa ? clame l'officiant. Un reptile venimeux ! Le démon en personne ! Un nouveau Caïn que l'enfer attend ! Maudit soit celui qui trahit son souverain !

– Maudit soit-il ! Maudit ! reprennent en chœur les diacres et les chantres.

Même dans l'assemblée des fidèles, le mot *maudit* vole un instant, comme une mouche affolée. Mon Dieu, faut-il que Mazeppa leur fasse peur ! Faut-il qu'il tremble en secret le tsar glorieux !

L'an 1708 sera le dernier de notre servitude. J'en fais serment, Marie ! J'en appelle à Dieu et à tous les saints du paradis !

Votre voix, Ivan. Elle retentit si fort en moi que je crois l'entendre s'élever derrière l'iconostase, couvrant les vociférations des prêtres. Vous êtes de la race des vainqueurs, cela est évident. Il le sait, le tsar qui, si souvent, s'est laissé tromper par vous. Ivan Mazeppa connaît l'art de séduire ses ennemis comme ses amis. Il séduirait le diable, si c'était utile. Quant aux femmes...

A la maison, on parlait beaucoup de ses succès. Ma mère et mes sœurs baissaient la voix en prononçant des noms de femmes. Tant de noms ! Parfois les larmes tombaient sur ma broderie. Pique ! J'enfonçais l'aiguille, je criblais de piqûres le canevas. Pique la belle gorge blanche de la comtesse Cehynka ! Pique l'épaule ronde de la colonelle Skoropadska ! Pique la joue de la jeune Eva Hertzky ! Pique encore celle-ci qu'il a regardée longtemps au sortir de la messe, et celle-là qu'il a, trois fois, invitée à danser ! Et les servantes qui se pâment à son approche ! Et la princesse Anna Dolska qui lui écrit toutes les semaines ! Ah ! que je le haïssais ! Moi, j'étais encore une petite fille. Il caressait mes cheveux au passage.

– Ma filleule est-elle sage ? Et studieuse ? Fait-elle des progrès en latin ? Voyons : *Amo. Amas. Amat...*

– *Neque amo !* Moi, je ne vous aime pas !

Il m'a dévisagée, étonné. C'est lui qui a voulu qu'on m'enseigne quelques rudiments de latin.

– Du latin ! A une jeune fille ! Quel esprit original vous avez, Ivan Stépanovitch !

Ma mère persifle, un peu vexée. Mais qu'importe ! Mon parrain est assez influent, assez généreux pour qu'on cède à ses caprices. S'il tient à surveiller l'éducation de Marie, qu'il le fasse. Le mal n'est pas grand.

– Qu'a donc ma jolie filleule ? Mon joli cœur ? Mais c'est une jeune fille à présent !

Il tournait autour de moi. J'avais seize ans depuis la veille. Ses yeux contenaient une promesse, tandis qu'il approchait ma main de sa bouche.

– Marie ! Il est temps d'aller dormir !

Ma mère, inquiète soudain, et mes sœurs qui accourent à la rescousse. Comme si elles avaient deviné le danger.

Le danger était depuis longtemps en moi. Doux danger, danger en velours et en fourrure, enfermé dans mon corps comme le loup dans la bergerie. Des pensées m'agi-

tent de plus en plus souvent. Elles ont des jambes, un corps, des mains, un visage à l'image de Mazeppa. Cent, mille, des millions de Mazeppa vont et viennent à travers moi. Tout au long de mes veines, mon sang charrie des Mazeppa minuscules, plus petits que des grains de sable. Je finirai par les perdre autour de moi. Un essaim de Mazeppa sortira de ma poitrine, comme la pluie s'échappe d'un nuage, comme les feuilles tombent de l'arbre à l'automne...

— Marie rêve beaucoup. Elle rêve trop. Il faudrait la marier...

— La marier ! Taisez-vous, mon amie ! Elle est si jeune. Déjà ses sœurs vont nous quitter. Laissez-la grandir, cette enfant.

Mes sœurs, elles, sont bonnes à marier. On dirait que les cinq ans qui me séparent de Natacha, les trois ans qui me séparent de Nina sont devenus un espace infranchissable. Loin de moi, très loin, mes sœurs complotent, échangent des confidences que je ne dois pas surprendre, essaient des robes avec des chuchotements d'allégresse. Natacha aura son André Danilovitch, et Nina épouse Obidovski, un neveu de Mazeppa. Cette perspective me fait frémir malgré moi.

— Comme tu es heureuse, Nina, de devenir la femme du neveu de l'hetman !

— Heureuse, oui...

Elle se retourne avec prestesse, me regarde bien en face, un sourire moqueur sur les lèvres.

— Mais toi, ma petite sœur, tu préférerais l'oncle au neveu !

Je l'ai cent fois remarqué : Nina est un peu sorcière. Elle perçoit ce qui est caché. Ainsi elle n'a pas sa pareille pour retrouver les objets perdus. L'autre jour, ma broche d'ambre sous un plant de rhubarbe, et hier, les ciseaux de notre mère derrière un divan. Elle va droit au but,

comme si elle possédait la faculté de voir à travers les murs, à travers le bois et la chair des plantes. Si elle pouvait voir aussi à travers les années, voir mon avenir et me le révéler...

Je feins de plaisanter. Je souris à mon tour :

– Nina, l'oncle est bien plus riche ! Et plus puissant !

– Il est plus vieux ! Et plus retors !

Non, Nina ne plaisante pas. Il y a une flèche de colère dans ses beaux yeux sombres.

– Heureusement, tu es encore une enfant. Tu oublieras cela, Marie. Sinon, tu seras malheureuse toute ta vie...

– Et toi ? Qui te dit que tu ne seras pas malheureuse avec Obidovski ?

A peine ai-je parlé que j'en ai honte. Nina a pâli. Je me jette à son cou, effrayée :

– Non, Nina, tu ne seras pas malheureuse ! Non !

Pendant un instant, j'ai entrevu un spectacle si terrible. Une sorte de gouffre où nous tombons, Nina et moi ; la chute est lente, à cause de nos jupes que le vent soulève et soutient autour de nous. Et Natacha tombe aussi, et nos parents, et Mazeppa, et Olga, ma femme de chambre, et notre maison tout entière...

Nina caresse distraitemment ma joue.

– Ce sera un beau mariage. On tiendra haut la couronne au-dessus de nos têtes... *Le mariage est honorable, la couche est sans honte, car le Christ a transformé l'eau en vin à Cana. Afin que tu puisses changer, ô mon âme...*

Croit-elle parler à Natacha ? Elle répète les paroles du prêtre, à mi-voix, comme en dormant.

– Mon trousseau est presque achevé...

Depuis le temps qu'elles y travaillent, mes deux sœurs côte à côte, au milieu des piles de draps festonnés, ajourés, brodés... Ce sera bientôt fini. Il ne reste plus à tracer sur la toile fine que l'entrelacs compliqué des initiales du futur mari... Un jour, ce sera mon tour : j'ajouterai sur le

linge blanc où j'ai déjà marqué mon anagramme, les initiales d'un fiancé, en belles lettres épaisses, un point de plumetis serré comme du marbre.

En attendant, j'apprends à faire la révérence. J'apprends à danser. J'apprends à fixer les garçons dans les yeux jusqu'au moment où ils perdent contenance, un feu sombre répandu sur leur visage. Dans mes coffres, j'ai vingt toilettes différentes, des jupons de dentelles et de soie, des châles couleur de perle et de soleil.

— Comme ma filleule est belle ! Est-ce pour moi, Marie, que vous portez ce diadème et ces fleurs qui vous rendent encore plus charmante ?

— C'est pour vous...

Il sourit, puis tressaille, ses yeux plantés dans les miens. Nos regards ne peuvent plus se séparer, comme si on venait de les river l'un à l'autre, de les attacher pour toujours. Mais il se reprend, se secoue comme au sortir d'un bain imprévu.

— Quelle dangereuse petite fille vous êtes !

Ce soir-là, des heures durant, il m'observe de loin, avec méfiance. Le colonel Polubotok lui parle des Suédois, le secrétaire général Orlik, des Polonais ; il n'entend rien. Il est trop occupé à me suivre des yeux. Moi, désormais, je l'ignore. Je l'évite. Langoureusement, je taquine le beau colonel Tchetchel. J'ai gagné. Plus jamais Mazeppa ne verra en moi une fillette inoffensive.

— Malacha, dis-moi la vérité !

Il m'envoie sa petite servante, avec des billets doux et des diamants. Il la charge de me peindre son amour et ses tourments :

— Le Maître ne dort plus. Il est comme fou depuis huit jours...

— Dis-moi la vérité, Malacha ! Il aime d'autres femmes, n'est-ce pas ? Toi, tu fais le tour de ses maîtres-

ses et tu leur distribues de bonnes paroles, comme des kopecks aux pauvres devant l'église...

– Grand Dieu ! Qu' imaginez-vous là, mademoiselle ! Le pauvre Ivan Stépanovitch qui ne pense qu'à vous !

– Et la princesse Dolska ? On prétend qu'il attend ses lettres toutes les semaines... C'est elle qu'il aime !

– On dit qu'il l'a aimée voici trente ans, mademoiselle. Maintenant, elle est vieille, et vous êtes un bouton de rose...

Je cours vers le miroir de ma chambre, écarte les voiles qui le recouvrent. (Les miroirs sont habités par les démons, jure Olga, ma femme de chambre, c'est pourquoi, une fois coiffée et vêtue, on ne peut les laisser à découvert...) Une sorte de frénésie me saisit. Les démons peuvent me guetter sous l'eau brillante du miroir, je ne les crains plus. Je danse devant mon image. Je tournoie dans ma robe blanche qui se déploie comme une corolle, j'agite mes boucles noires. Puis je pousse un cri : un caillou, lancé sans doute par un paysan révolté, vient de traverser la fenêtre, a effleuré ma tempe avant d'atteindre le miroir qui se brise dans un fracas de fin du monde, qui n'en finit pas de se briser, averse argentée de longues flèches coupantes, chatoiement d'étoiles furtives et d'éclairs orageux.

Juste avant de m'évanouir, il me semble voir les débris se teinter de sang.

Plus tard, j'ai pensé que c'était un présage. Mince filet de sang sur la pluie du miroir brisé, annonçant les flots de sang qui s'échapperaient du corps de mon père décapité. Décapité sur l'ordre de Mazeppa, mon amant.

— Qu'il soit maudit par les générations futures ! Qu'il soit maudit jusqu'à la fin des temps, le loup fourbe et trompeur qui est venu à nous sous la toison d'un tendre agneau ! Ses paroles sont les venins dont il a empoisonné ses frères, infectant de son influence pernicieuse les cœurs les plus tendres et les plus fidèles ! Il a péché cent fois ! Il a péché mille fois ! Il a nargué ceux qui cherchaient à le ramener sur le chemin de la raison et de la justice. Ses crimes se sont répandus sur les deux rives du Borysthène...

J'avais presque oublié cette église remplie de fureur, et le gibet dressé sur la place publique, avec ce pendu d'étoffe auquel ils ont donné votre nom, Mazeppa, et ce corps supplicié sur la roue, le beau Tchetchel, mort aujourd'hui... Pourvu que personne ne me reconnaisse malgré mes voiles. Je ne supporterais pas un seul regard de pitié. Parfois je me tourne vers le tsar. De lui, certes, aucune pitié à attendre. Il s'agite au rythme des paroles de l'officiant. Par instants, il observe la foule ; ses yeux lancent des éclairs. On dit qu'il est souvent saisi de convulsions, qu'il se jette à terre comme un damné, l'écume à la bouche. Quelle joie ce serait de le voir terrassé, comme s'il était lui-même l'objet et non l'auteur de l'anathème fulminé contre Mazeppa... Un enfant pleure

derrière moi, à tout petits sanglots. Deux femmes chuchotent. Un Cosaque se faufile vers la sortie. Déjà on répète plus mollement :

« Maudit soit-il ! Maudit ! »

On se lasse de maudire, Majesté, comme on se lasse d'aimer. Comme on se lasse de promettre...

– C'est de toi, Marie, que naîtra le futur prince de l'Ukraine.

Il y a réception chez ma mère. Les dames de la starschina *, dans leurs plus beaux atours, se rassemblent le long des murs. Les hommes vont et viennent, un verre de vodka à la main. Les domestiques s'affairent. Les musiciens jouent en sourdine. Tantôt, on dansera. Ivan m'a entraînée vers les fenêtres. Il parle si bas que c'est à peine si j'entends ses paroles. Je les devine plutôt, je les lis sur ses lèvres.

– Toi, la mère du prince de Kiev...

– Le prince de Kiev ? Mais je ne suis pas princesse.

– Pas encore...

Son souffle sur ma joue, sur ma bouche. La salle vacille, chavire. Il me semble soudain qu'elle est tout en or. Murs d'or, meubles d'or, invités d'or... Tout flamboie. Je ris. Il est si facile de m'éblouir. Je veux me moquer de moi, mais le regard d'Ivan reste grave.

– Tu as devant toi l'actuel prince d'Ukraine. Un prince pour rire, une marionnette entre les mains du tsar. Je n'obtiens le moindre avantage qu'à force de comédie et de ruse. Tout cela changera. La colère monte parmi les nobles et dans le peuple. Un jour tu verras s'allumer le bel incendie de la révolte cosaque. Je délivrerai mon pays du joug moscovite. Oui, quand mon heure sera venue, je ferai de toi une reine, et je fonderai une nouvelle dynastie. Nous la fonderons ensemble...

* Aristocratie cosaque.

C'est lui qui parle, lui, le diplomate habile, le prudent hetman, le chef en titre de l'Ukraine (mais y a-t-il ici un autre chef que Pierre I^{er} ?). Lui ! Quelle imprudence ! Et il faut que ce soit moi, la petite fille sans malice, qui lui montre les invités tout proches, qui lui rappelle le prix des mots... Mais je m'inquiète pour rien : Qui penserait à mal ? Un parrain et sa filleule conversent gentiment devant une fenêtre que la nuit envahit peu à peu. Ils parlent latin, je parie. C'est leur passion à tous les deux. De vrais érudits, bons pour le couvent et pour l'Académie de Kiev...

— Trop de science n'est pas souhaitable chez une femme. Marie en sait assez à présent. Renvoyez ses professeurs, et apprenez-lui plutôt à tenir une maison. Faites-lui compter les serviettes et préparer la paskha. Apprenez-lui à donner des ordres aux servantes. Plus tard, son mari vous en remerciera, et elle aussi...

Ainsi parle mon père. Il rêve d'un bel avenir pour sa dernière fille. Un mariage plus brillant que ceux de mes sœurs, plus heureux que celui de mon frère qui, depuis dix ans qu'il a épousé la fille du colonel Iskra, vit au loin, toujours en voyage, toujours occupé. Pour moi, mon père a d'autres ambitions. Il s'en ouvre à ma mère, quand il croit que je ne peux l'entendre. Il se grise de paroles. Marie mérite un grand seigneur, de préférence un Moscovite, un homme influent. Elle est assez belle pour séduire le tsarévitch en personne. Il faudrait se rapprocher de la cour, savoir se mettre en valeur auprès du tsar Pierre. Il faudrait, oui... Il hoche la tête, le juge Kotchoubey, tandis que son imagination se déploie comme les ailes d'un vanneau. Marie sera l'épouse d'un brillant officier, aussi beau, aussi riche, aussi jeune qu'elle. Ils auront des enfants gracieux comme des songes, des petits garçons aux joues rouges que le vieux juge emmènera en promenade sur la neige, bien emmitouflés sous leurs fourrures.

Il sourit à ses pensées, sourit aux invités. Ce soir, la vie n'est qu'un long sourire habité d'espoir. Ce soir, la vie est une fille à marier, toute de fraîcheur et de grâce. Jusqu'au jour où Ivan Mazeppa :

– Vassili Kotchoubey, j'ai l'honneur de te demander la main de Marie, ta fille cadette.

Il reste sans voix, le juge Kotchoubey, les sourcils froncés, la bouche entrouverte.

– C'est une plaisanterie, une mauvaise plaisanterie, articule-t-il enfin.

– Non, mon vieil ami... J'aime cette enfant de toute mon âme. J'ai donné mon neveu comme époux à ta fille Nina, permets-moi de rapprocher encore nos deux familles en me laissant épouser Marie...

– Mais tu es fou ! Elle n'a pas vingt ans ! Et tu en as soixante ! Jamais je ne permettrai ! Jamais ! As-tu perdu l'esprit, Sire Hetman, que tu rêves d'une union incestueuse ? Oublies-tu que tu es le parrain de ma fille ? L'Église interdirait ce mariage, si le bon sens n'y suffisait pas !

– Laisse là l'Église et le bon sens. Je sais cela aussi bien que toi. Donne-moi seulement ton accord, et je me charge du reste !

Sont-ce là les mots qu'il fallait prononcer, Ivan ? Quelle mouche vous pique ? Souvenez-vous que la ruse est plus puissante que la colère (du moins, c'est vous qui le prétendez). Il faut peser ses paroles, vous le savez bien. Il faut promettre des merveilles et endormir la vigilance de l'adversaire comme par des incantations magiques. Il faut choisir ses arguments. Ah ! vous vous reprenez. Vous respirez profondément.

– Écoute-moi, Vassili, ne nous emportons pas... Notre longue amitié... Je connais les obstacles qui s'opposent à mon mariage avec ta fille. Ils ne sont pas insurmontables. C'est une simple question de temps et d'argent. Tu

n'ignores rien de mon état de fortune. Quant à mes sentiments...

– Jamais ! hurle mon père. Jamais ! Pourquoi, dis-le-moi, pourquoi donnerais-je ma fille à un vieillard débauché ?

Mazeppa a blêmi. Il se met à vieillir à vue d'œil. Ses cheveux blanchissent d'un seul coup. Les rides creusent et ravinent son visage.

– Tu ne comprends pas, mon ami. Je ne puis vivre sans Marie, ni elle sans moi. Si tu nous sépares, tu vas provoquer de grands malheurs.

– Il n'y aurait pas pour moi de plus grand malheur au monde que celui de t'abandonner ma fille !

Pourquoi une telle colère, mon père ? Pourquoi ces cris ? La haine sort par tous les pores de votre peau, avec votre sueur, de petits ruisseaux de haine qui vous font la face luisante et trempent vos habits. J'ai peur de ne plus vous reconnaître. Et Ivan vous observe soudain, vous toise comme si vous étiez, non pas son frère d'armes, non pas son plus vieux compagnon, mais un inconnu malveillant dont il faut craindre les réactions et prévoir les feintes.

– Je veux ta fille pour en faire une reine, Juge Kotchoubey ! Faudra-t-il que je te livre tous mes projets ? N'es-tu pas capable de deviner que le sort de l'Ukraine et le sort de Marie sont étroitement liés ?

– Voilà une parole à mener au gibet...

– Ou au trône !

A mes yeux qui ne peuvent les voir dans la grande salle où ils se sont enfermés, ils apparaissent comme deux épées, ainsi dressés l'un devant l'autre, deux lames d'acier bleu où j'ai peur de discerner brusquement une tache rouge. Avec mes dents, je déchire mouchoir sur mouchoir. Tantôt, la femme de chambre ramassera les lambeaux de batiste sur le parquet, et s'étonnera. On en parlera à la cuisine et aux écuries :

– Notre demoiselle devient bizarre. Voilà qu'elle s'amuse à mettre son linge en pièces...

– Ne vous inquiétez pas, Olga Pétrovna. Ça lui passera dès qu'elle aura un homme dans son lit !

Ils ricanent, les domestiques. La petite Marie Kotchoubey si gracieuse, si fine, rose et blanche sous ses boucles noires comme une jolie poupée, gardée comme une nonne, éduquée, apprêtée, amidonnée comme pour une enfance éternelle, ils savent qu'elle possède bien au chaud, dans son cœur et dans son ventre, un jeune loup affamé, un fauve qui réclame sa pâture toujours plus fort, toujours plus haut... Eh bien, je me moque de leurs jugements ! Je trépigne ! Je tape du pied ! Je veux... Mais personne ne songe à me consulter.

Avant de partir, Ivan a le temps de me chuchoter :

– Je vous enverrai Malacha demain. Soyez patiente, mon ange...

Par l'entremise de sa servante, il me demande de lui offrir ma chemise de nuit. « Je la poserai sur mon oreiller, et je croirai que vous êtes là, couchée contre moi... »

Ma chemise de nuit ! Je crie de rage, car c'est moi, moi tout entière qu'il devrait serrer contre lui nuit après nuit, et non ce bout d'étoffe !

– Le Maître ne renoncera jamais à vous. Ayez confiance, mademoiselle.

Je fais apporter des gâteaux et des fruits pour régaler la servante. Je trinque avec elle. Pour chacune, un grand verre d'eau-de-vie qui met des roses sur nos pommettes.

Je serai la femme de l'hetman. Malacha le dit. Malacha le jure. Elle m'appelle « Votre Grâce », et me caresse la main.

– Le Seigneur de l'Ukraine a plus d'un tour dans son sac. Vous verrez : Il découvrira le moyen de vous avoir à lui.

Irène Stecyk
Mazeppa
Prince de l'Ukraine

roman

A l'aube du XVIII^e siècle, Ivan Mazeppa rêvait de faire de l'Ukraine une nation indépendante. Indépendante des Russes, des Polonais ou des Turcs qui ne cessaient de se la partager ou de l'échanger au gré des alliances ou des combats.

Homme étrange, fort cultivé, charmeur et ambitieux, il faillit réussir, échoua pourtant, peut-être parce que sa nature énigmatique resta incomprise de la plupart de ses contemporains. Jusqu'à un âge avancé, il suscita des passions. Son dernier amour fut sa filleule Marie Kotchoubey, fille du grand juge d'Ukraine.

Bâti autour de cette figure qui appartient à la fois à l'histoire et à la légende, le Prince de l'Ukraine est le roman de l'amour impossible et de la liberté impossible. A travers les événements du passé et les drames du présent, une femme, Marie Kotchoubey, cherche le vrai visage de son amant et la signification de sa destinée. Sous les apparences - le double masque de la distance dans l'espace et dans le temps - transparait le cheminement secret des êtres, une frémissante image de la passion amoureuse mêlée à la passion politique.

Irène Stecyk est née à Liège de père ukrainien et de mère belge. Son roman *Une petite femme aux yeux bleus*, adapté pour la télévision, lui a valu le prix Rossel.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00643443 7



9 782715 803169

HSC 81 5.67.0767.3
ISBN 2.7158.0316.8

Photo : Musée Calvet, Avignon.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

